



Commission Sexta de l'EZLN, Pistes zapatistes. La pensée critique face à l'hydre capitaliste. Albache-Nada-Solidaires, 2018, 497 p., 20 €.

Le titre reprend celui d'un séminaire réalisé au Chiapas en mai 2015, qui réunissait des militants anticapitalistes du monde entier à l'invitation de l'EZLN (« armée zapatiste de libération nationale »). Ce premier volume (dont les suivants ne sont pas encore parus en espagnol) contient plusieurs exposés des sous-commandants Galeano (ex-Marcos) et Moises, ainsi que des interventions de commandantes et de jeunes filles « bases d'appui ». Les exposés sont transcrits sans modifier le langage oral, conservant les particularités linguistiques des zapatistes (tout de même éclairées par un glossaire) et surtout la spontanéité, la simplicité directe et concrète des témoignages. Puisque les zapatistes refusent désormais toute communication avec les médias commerciaux, ce genre de publication est bienvenu pour se représenter précisément comment l'autonomie continue à progresser, par la parole de ceux qui la construisent jour après jour en surmontant les problèmes au fur et à mesure qu'ils se présentent. On apprend comment, dans les situations courantes de la vie comme dans les moments de crise, chaque village ou communauté cherche des solutions en discutant collectivement,

Les livres, les revues, etc.

en mêlant pragmatiquement anciennes coutumes et nouvelles techniques, en intégrant les aspirations et les savoir-faire des deuxième et troisième générations.

Dans le même volume figurent des textes théoriques parus sous forme de communiqués à la même époque: analyse de « la tempête qui s'avance », appel à une plus grande lucidité avec « le syndrome de la vigie » et exhortation à la lutte contre le capitalisme mondial avec « le mur et la brèche ». Plus que jamais s'avère stimulante leur invitation à s'opposer partout dans le monde à cet ennemi tentaculaire en développant les alternatives qui conviennent à chaque situation, loin de toute uniformité mais aussi de tout compromis avec les valeurs du profit, de l'accumulation et de la domination.

Un cahier central rassemble des reproductions en couleurs d'œuvres d'art de grande qualité inspirées par l'événement.

A. S.

Autour de l'œuvre de Miguel Abensour

Désir d'Utopie, Politique et émancipation avec Miguel Abensour, sous la direction de Manuel Cervera-Marzal et Nicolas Poirier, L'Harmattan, 2018. Cet ouvrage est issu d'un colloque qui s'est tenu à Nanterre à l'automne 2016 sur et avec M. Abensour.

Le numéro 56 de la revue *LIGNES*, Miguel Abensour, la sommation utopique, avec de nombreuses contributions qui évoquent tant sa pensée que son travail d'éditeur. On y trouve entre autres, un bel article de Louis Janover qui retrace son itinéraire politique et intellectuel.

La revue *Prismes, Théorie critique*, vol I. 2018, que M. Abensour avait fondée avec quelques amis peu de temps avant sa disparition, et qui comme l'indique son nom, avait pour ambition de repenser les intuitions de la première génération de la Théorie critique pour analyser notre présent. Souhaitons qu'un numéro deux continue ce beau et riche projet.

Monique Rouillé-Boireau

Juin 2018

Élisée Reclus, *Lettres à Clarisse*, Édition de Ronald Creagh et Christophe Deschler. Les Classiques Garnier (Correspondances et Mémoires n° 30), 182 p.

Les admirateurs de l'anarchiste Élisée Reclus se réjouiront de la parution des *Lettres à Clarisse, sa femme*, publiées par Ronald Creagh et Christophe Deschler aux Classiques Garnier. Ceux qui ne le connaissent pas découvriront un personnage hors du commun qui construit sa vie sur des expériences profondément originales. Les lettres à Clarisse datent des années 1859 à 1865. C'est l'époque où Élisée Reclus fait de très nombreux voyages dans toute l'Europe. Toujours en marchant. Il raconte par le menu ses innombrables parcours d'un style bien particulier. Il crapahute dans les

rochers, gravit des montagnes, se perd dans les forêts, plonge dans des gouffres. Traversant des torrents et des lacs avec son sac de montagne sur le dos, il nage tout nu. Il souhaiterait que les hommes vivent nus « afin d'absorber la santé par tous les pores. » (p. 55). Il faut « accoutumer ses yeux à la beauté des formes et reconquérir cette harmonie, cet équilibre des membres que nous ont fait perdre les bottes, les cravates, les bretelles et les chapeaux » (*ibid.*) Ses lettres, passionnées, teintées d'un sentiment de culpabilité ou de regret sont « le seul lien avec celle qui l'aime ». Mais qu'il abandonne la plupart du temps. Elles ont un statut très particulier et tout un rituel accompagne leur rédaction et leur lecture. « Des lettres, toujours des lettres, voilà ce à quoi je rêve puisque je n'ai pas ta chère présence. » (p. 54). La mise en scène des lettres qu'il reçoit de Clarisse est toujours très soignée, voire stupéfiante. Par exemple, au sommet de la cathédrale de Strasbourg, ou « aux bords d'un ruisseau d'une exquise limpidité dont les anciens grecs avaient fait un dieu » (p. 133), Reclus est un amateur de cérémoniaux.

C'est un scénariste qui ne craint pas le fantastique. Il apostrophe sa femme « aurais-tu peur, ma Clarisse, si tout d'un coup, quand un rayon de soleil se glisse dans ta chambre, je me glissais avec lui pour te surprendre et te caresser comme lui. » (p. 61).

Il manie aisément le paradoxe : « c'est parce que je pense toujours à toi que tu me permets de ne pas toujours parler de toi. » (p. 66). Les lettres sont le plus souvent l'occasion du rappel du passé, d'un

lieu enchanté, d'un moment imaginé, d'une fusion avec l'être aimé, « à toi Clarisse, tout ce que j'ai de bon en moi. » (p. 51).

Dans le récit de ses innombrables déplacements, Élisée Reclus révèle toutes les facettes de sa personnalité. Sa rage affleure sans cesse revigorante contre la guerre, les puissants, les prêtres. C'est aussi un explorateur amoureux fou de la planète, avide de dépaysement et d'expériences fantastiques. Ainsi, nu dans son bateau sur le lac des Batailles, il voit sur un promontoire s'élever une grande croix de pierre sur laquelle il s'empresse de monter « comme un vrai singe que j'étais alors, et qui me servit de tribune pour réciter des odes de Victor Hugo aux vagues. (p. 55).

Ses parcours sont l'occasion de nombreux rappels historiques. Ainsi lorsqu'il gravit la montagne de Warburg, il rappelle que « Luther fut enfermé pendant un an dans le Château de Warburg. Son protecteur Frédéric craignant « pour lui le poignard ou le poison des catholiques », le fit disparaître un soir et transporter dans la forteresse où il le tint prisonnier. Suit un portrait de Luther, très positif dans la première partie de sa vie, « il ne respira que pour la justice et la vérité » mais devint « traître à sa propre cause » (p. 58-59). Lors de la visite de Potsdam, « le Versailles de Berlin, » il a une vision plutôt sombre du lieu, et le révolté qu'il est, évoque des princes, « des racailles de courtisans, » pour terminer sa diatribe ainsi : « C'est dans l'un de ces palais, le célèbre Sans-Soucis, que le roi de Prusse actuel achève dans l'idiotisme le plus abject

de cuver sa vie et son vin de Champagne. » (p. 54).

Reclus est un visionnaire, il jette le regard du peintre sur ce qu'il découvre. Certaines lettres sont presque des notes d'ateliers de peinture, d'une grande précision. Certaines descriptions – surtout de la nature – sont des tableaux pointillistes, comme l'archipel de Rügen « groupe de collines et de falaises... réunies maintenant par d'étroites langues de sable jetées par les vagues de promontoire en promontoire » » golfes ramifiés en d'innombrables embranchements, baies ou criques », fouillis inextricables à l'œil, de petits caps verts et de nappes d'eau bleue. » (p. 47). De même le feu sur la falaise.

D'autres scènes seraient plutôt des tableaux cubistes, ainsi qu'en témoigne sa description d'une procession religieuse : « Sans le savoir je me suis trouvé enrôlé dans une compagnie de pèlerins qui vont tous adorer la Vierge de la Salette, dont la grande fête doit être célébrée demain... Te dire tous les bonshommes que j'ai vus aujourd'hui se dirigeant vers la montagne de l'idole est impossible. D'abord c'étaient des prêtres de toutes les tailles et de toutes les dimensions : des prêtres longs, droits, raides, à la figure rougeaude, à la lèvre sensuelle, aux yeux brillants d'un feu avide, des prêtres ronds, des prêtres carrés, des prêtres triangulaires, des prêtres en losange [...] Après la tribu des prêtres venait la tribu des religieuses. Toutes avaient le même air patelin, sainte nitouche, la même voix melliflue, le même regard doucement hypocrite [...] Elles

semblent se croire obligées à un redoublement de grimaces. » (p. 70).

Élisée Reclus c'est toujours le scénariste. Lorsqu'il présente la scène avec un gendarme près de Nice, il dit: « quand je rencontre ces messieurs, il se passe toujours une bonne scène de comédie ». La comédie est d'autant plus drôle qu'il en fait une véritable scène de guignol pour embrouiller le gendarme, car lui, Élisée, n'est pas en règle, et voyage avec le passeport de son frère Élie.

Mais la vie n'est pas qu'une comédie. Élisée Reclus est un visionnaire qui imagine l'avenir porté par des hommes comme Garibaldi. Il enjoint sa femme de lire la proclamation de ce dernier aux femmes siciliennes: « Lis-la, apprends-la par cœur, imprègne-t'en, fais-la pénétrer jusqu'au fond de ton âme. Car c'est en agissant sur les femmes qu'on fait une génération de héros ou d'idiots, qu'on modifie la société, à son gré pour le bien ou pour le mal. Car ce sont les femmes, les créatrices qui modèlent les enfants, qui leur donnent le sang et la vie. » (p. 97-98).

Le révolutionnaire est toujours présent. Il a rencontré Michel Bakounine (p. 109) et le lien entre les deux hommes se développera en se nuancant jusqu'à la mort de Bakounine. En 1863 les familles d'Élie et d'Élisée organisent leur vie sous une forme coopérative. Les frères organisent « un salon » « tous les lundis. Citons Auguste Blanqui, Benoit Malon, Alexandre Herzen (p. 113). Les Reclus s'impliquent dans le mouvement pour le droit des femmes (p. 117). En 1863 les frères Élie et Élisée Reclus participent à la formation

de la Société du Crédit au Travail, banque coopérative au service de la création d'associations ouvrières. Élisée devient secrétaire des publications de la *Société de géographie* et la maison Hachette lui commande un grand ouvrage en géographie physique. Son ouvrage, paru en 1868 sur La Terre consolide sa réputation. Ses ouvrages font de lui un des plus grands géographes de tous les temps.

Sa position est vraiment originale: il considère que « les cartes mentent, délibérément souvent, par omission parfois » (p. 146). Elles sont l'expression « des effets de pouvoir des nations. » Il faut oublier les cartes car, dit-il, « je crois qu'il vaut beaucoup mieux observer la nature chez elle que du fond de son cabinet. » Il propose de s'éloigner des bibliothèques « au monde représenté ou imaginé, il substitue le monde tel que perçu par sa propre expérience » (p. 146). « Tout m'est bon pourvu que je marche, » écrit-il. Pour lui la marche est un outil d'acquisition de la connaissance: « on devient savant en marchant. » Sa jubilation sensuelle au contact de la terre n'a d'autre explication que son amour de ce genre de vie, « son plaisir sur les chemins pierreux » « tout cela me plaît infiniment », avoue-t-il. Sa jubilation d'être au monde est contagieuse, mais il se sent coupable d'être heureux si loin (et si souvent!) de sa femme.

Et il compense par la beauté de ses retranscriptions, l'éclat (la beauté) et la richesse du style. Dans une lettre des deux frères à leurs femmes, Clarisse et Noémi, ils affirment « Nous avons laissé avec vous tout notre amour, avons-nous laissé un

peu notre force? Reportez sur vous-mêmes cette énergie que nous vous laissons et soyez joyeuses parce que c'est bon de l'être et que, par un magnétisme secret, votre tristesse nous empêcherait de jouir de notre voyage et nous ferait regretter notre départ. Soyez heureuses, nous ne pouvons être heureux que par vous. » (p. 79). Leurs femmes en seront-elles convaincues? Ces bonnes paroles suffiraient-elles à faire leur bonheur? Élisée Reclus, tout anarchiste qu'il est, reste bien un homme de son temps. Il n'est pas question que les femmes jouissent des mêmes opportunités de vie que les hommes – si ce n'est par procuration. Les lecteurs seront-ils d'accord avec la conclusion des auteurs de la publication de ces lettres, à savoir que l'héroïne de cette histoire est Clarisse?

Les honneurs ne semblent pas avoir conduit Élisée à renoncer à ses pensées révolutionnaires. Il s'indigne toujours des injustices, des « profondes misères » qu'il observe, par exemple en Italie et se demande « quand viendra-t-elle, l'ère de l'égalité, de la fraternité » (p. 137). Il n'est pas dupe de son propre statut: « En théorie je suis le frère de tous ces mendiants que je rencontre, mais sans parler des joies de la famille, de la science, de la liberté morale qui me sont échues, j'ai du pain et ces gens-là n'en ont pas toujours » (p. 137).

Mes remerciements à Christine Birnbaum pour ses suggestions.

Marianne Debouzy

Mimmo Pucciarelli, *Les couleurs du temps qui passe (Aux hommes presque nus) Atelier de création libertaire, 2018.*

Les proches de *Réfractations* connaissent bien le militant Mimmo Pucciarelli. Né dans le sud de l'Italie, il quitte celle-ci pour refuser le service militaire, alors obligatoire. Il s'installe très vite à Lyon, dans le quartier de la Croix Rousse, qu'il ne quittera plus. Il participe dès son arrivée au mouvement libertaire lyonnais, à la revue *Informations Rassemblées* à Lyon, qui devient *Informations Réflexions Libertaires* et enfin à l'Atelier de création libertaire qui a publié à ce jour plus de deux cents titres. Il est aussi à l'origine du CEDRATS (Centre de Ressources sur les Alternatives Sociales) qui comporte une importante bibliothèque et une salle où se tiennent diverses manifestations, ainsi que les réunions de *Réfractations*, lorsqu'elles ont lieu à Lyon.

Photographe, amoureux de la Croix-Rousse, il publie régulièrement ses photos sur le site de l'Atelier de création libertaire.

On le connaît moins comme poète. C'est cet aspect que révèle cet ouvrage composé de poèmes rédigés entre 2007 et 2014 et traduits de l'Italien par une équipe de l'Université de Montpellier, dirigée par Isabelle Felici. On y découvre un homme né dans un petit village du bout du monde, Caggiano, qui fut d'abord un enfant, pas toujours, ou pas seulement, heureux. Des textes souvent empreints de nostalgie, mais aussi d'un amour immense pour tous ceux et celles qu'il a croisés, là-bas et ailleurs, ceux de

son enfance et ceux de maintenant. Ces poèmes témoignent d'une sensibilité très grande qui ne peut qu'enrichir l'image du militant.

Paul Malo, *Sécurité Maximale (le miroir déformant)*, Atelier de création libertaire, 2018.

L'auteur, à la suite d'un meurtre dont on découvrira la nature au fil de la lecture, en même temps que le remords qui ne le quitte jamais, raconte ici les deux premières années de son incarcération dans l'attente de son jugement. Une incarcération dans les quartiers de haute sécurité du Canada, qui ne sont pas très différents des institutions françaises similaires.

Ce qui est premier, c'est l'ennui qui domine ce lieu: de rares promenades, interrompues selon le bon, ou mauvais vouloir des matons. La plupart de ceux-ci sont odieux, jouissant de leur toute-puissance; une toute-puissance à laquelle se heurte celle de « caïds », réels ou qui s'emparent, souvent bien imprudemment, de ce rôle. Il s'ensuit des scènes de violence dont la description est difficilement supportable. Une violence exacerbée par la frustration sexuelle.

Mais il y a aussi, étonnamment, des amitiés qui se nouent, des amours qui s'esquissent, une marmotte que les détenus apprivoisent et nourrissent. Des aumôniers aussi, qui sont haïs de la plupart des matons qui font tout pour les chasser.

Dans le dernier chapitre Paul Malo, bien longtemps après, sorti de prison, raconte la difficulté de se retrouver dans un univers « normal ». Pour lui, la rédaction de ce livre a été une nécessité pour lui permettre de survivre ou de revivre.

On a pu lire beaucoup d'ouvrages spécialisés sur les prisons et leur horreur, mais rares sont ceux qui, l'ayant vécu, peuvent en parler avec une telle émotion.

Renaud Garcia, *Le sens des limites. Contre l'abstraction capitaliste, Montreuil, L'Échappée*, 2018, 320 p.

C'est un tableau de la déshumanisation engendrée par la domination du « travail abstrait » dans tous les aspects de la société et de nos vies, que nous livre ici Renaud Garcia. Réquisitoire pourrait-on même dire contre les formes contemporaines prises par cette déshumanisation sous l'effet conjugué de l'informatisation et de la prégnance du virtuel dans tous rapports, au monde, aux autres et à soi-même, et en retour, plaidoyer pour retrouver à l'aide de vigilance, d'attention aux autres et à soi, et d'expériences alternatives ce « sens de l'humain » si menacé aujourd'hui. Face à l'envahissement du numérique, il nous faut en revenir au corps, au fondement sensible de la vie pour renouer avec une subjectivité dévoyée. Mais retrouver la « primauté masquée du monde de la vie » sans sombrer dans la croyance ou l'illusion d'une « vraie » nature au-delà

ou en deçà de l'aliénation, est une voie étroite. R. Garcia aborde donc le problème par la sensibilité à la vie « empêchée, humiliée », s'inspirant à l'occasion de la description par Marx de « la vie nue », et précisant que cette réduction du monde au quantitatif, au comptable, à l'homogène, ce refus du complexe et du singulier, cette destruction du sensible ont été construits, constitués par la fétichisation et la marchandisation propres au capitalisme. Ce plaidoyer pour un retour à la « subjectivité vivante », à la « *praxis* vitale », nourri d'une approche phénoménologique de la pétrification subie par la « raison occidentale », est construit en contrepoint : une critique théoriquement argumentée, tandis qu'en creux, de nombreuses citations de Giono, E. Abbey, P. Goodman donnent à voir, à sentir les ressorts vivants de nos parcours singuliers, au contact de la nature et de nos semblables.

C'est donc par le développement d'une *critique résolument sociale et culturelle du capitalisme* que passe aujourd'hui la possibilité de renouer avec un monde simplement humain. Cette critique est menée dans trois directions, notre rapport au monde, aux autres et à nous-mêmes.

Le monde

R. Garcia rappelle que le mouvement d'abstraction croissante qui caractérise la dynamique d'accumulation du capital et mène au monopole d'une représentation économiste et techniciste du monde, mine la reproduction simple de la vie. La concentration des terres et les projets

technologiques ont entraîné la défiguration des paysages, une désertion des lieux par leurs habitants, liées à l'émergence d'une novlangue où il n'est question que de modernisation, traçabilité, etc... Tout cela n'est pas nouveau. Ce qui l'est plus en revanche c'est le parti pris d'aborder cette question sous l'angle de « l'aplatissement du monde », d'un monde devenu gris (*Flatland*), appauvri dans sa dimension sensible, et de plaider le côté profondément subversif des luttes qui visent, par-delà cet arasement économiste, à promouvoir un certain mode de présence au monde, fondé sur la mise en avant de l'expérience, la réhabilitation du vernaculaire comme bastion critique.

Et les longues citations de Giono et d'Edward Abbey, évoquant « à fleur de peau » la dimension sensible et esthétique du monde, la familiarité éprouvée dans un rapport simple à la terre, au paysage et aux autres, recèlent un pouvoir critique certain ; l'horizon de l'émancipation commence par la restitution de sa puissance d'être et de sentir au citoyen fatigué, et engendre une critique des pièges ouverts par l'urbanisation, où la ville n'est plus qu'un espace où l'on circule sans y demeurer, prisonnier d'un temps accéléré et abstrait. Pour ne pas parler des *smart cities*, mondes de « monades circulantes projetées dans le virtuel et livrées à l'uniformité ». Aujourd'hui, notre « être au monde dans le monde » se donne sur le mode de la « privation du monde ».

Les autres

Là encore la critique présentée pourrait ne pas paraître nouvelle, puisqu'elle repose

sur les prolongements contemporains de la marchandisation comme structure du rapport social. Dans le sillage des travaux de M. Postone, R. Garcia rappelle que dans le capitalisme, le travail « abstrait » c'est-à-dire dominé et défini par un temps homogène et objectif, donne aux rapports sociaux un caractère objectif et distord notre présence en tant que subjectivité vivante. Mais dans le néolibéralisme ce phénomène atteint son paroxysme : méfaits de l'*ubérisation* et de la microentreprise comme formes nouvelles d'auto-exploitation, inflation des *bullshit jobs* qui font qu'aujourd'hui, avoir un emploi, ce n'est plus faire quelque chose de déterminé, c'est produire une quantité de travail en occupant un fragment de l'espace-temps capitaliste. L'inutilité sociale de nombre d'emplois augmente. Ce travail abstrait est devenu la substance du monde social et détermine les relations à autrui. L'humain est devenu pur capital, et l'aliénation dans le rapport à autrui s'en voit intensifiée. À titre d'exemple, avec le *speed dating* et le *coaching*, l'identification charnelle et émotionnelle à autrui se trouve perdue le plus souvent.

Où trouver alors cette réévaluation culturelle radicale qui nous ferait sortir de ce monde de l'abstraction économique, si les nouveaux managements tiennent en bride les potentialités humaines, nous coupent de toute dimension existentielle, de toute praxis vraiment vivante ? Cette décolonisation culturelle et sociale, à laquelle R. Garcia nous invite, semble aussi désirable que fragile.

Nous-mêmes

D'autant plus que la dépendance à nos objets connectés nous coupe de nous-mêmes. La vie sous le capitalisme technologique nous rend « pauvres en monde », grand thème arendtien, même si l'auteure n'est pas citée. L'imaginaire intime de la subjectivité vivante se trouve « formaté » par la logique du sujet informationnel (neurosciences, vie avec des robots, transhumanisme, etc.). On assiste ainsi aux noces incongrues du matérialisme positiviste le plus plat (le cerveau comme ordinateur) et de l'idéalisme le plus délirant (le cerveau-pensée libéré des entraves du corps). C'est l'ultime tentative du capitalisme pour enrôler la vie à son service, qui passe aussi souvent par une socialisation réifiante à l'école : l'élève est devenu un ensemble de modules ayant telle ou telle compétence ; or la pensée se cultive par le sens de l'attention au monde, à la situation, et non dans un environnement saturé d'écrans qui, on le sait, inhibe le développement cognitif. Dans ce sillage, l'injonction à être en bonne santé pour être performant est devenue la règle, et chacun est prié de se vivre comme une petite machine qu'il gère, libérant ses endorphines, comptant le nombre de pas effectués par jour, pour déposer tout cela sur les réseaux sociaux.

À la suite de ces constats on pourrait sortir accablé, tant l'évocation de ce que pourrait être une vie tout simplement humaine nous paraît certes, encore pensable, mais hors de portée. Changer « l'imaginaire institué » n'est pas simple,

et s'appuyer sur les expériences alternatives paraît bien fragile.

Ce réquisitoire est sévère donc, mais pas désespéré, non en ce qu'il nous fournirait des pistes concrètes de lutte, mais il nous propose un autre niveau de résistance: par l'évocation des ressources de la vie et de l'imagination humaine, appuyée sur la publication de longues citations poétiques de Giono, Abbey ou Goodman, ce livre produit un effet sensible sur le lecteur, qui donne à vivre la pertinence du propos; est transmis là un appel de l'utopie au meilleur sens du terme, qui opère comme une décolonisation de l'imaginaire techno-cybernétique contemporain, et qui nous rapproche des « trouées utopiques » proposées par G. Landauer.

Sur les pas de Rilke aussi, c'est une invitation à dépasser le nihilisme, à redonner du sens humain au sensible, à construire une culture fondée sur la floraison des savoirs de la vie, et à retrouver l'attention à la dimension sensible de nous-mêmes et du monde.

Monique Rouillé-Boireau

Aude Vidal, *Écologie: Écologie, individualisme et course au bonheur, Le Monde à l'envers*, 2018, 120 p. (couv. sérigraphiée).

« Face au désastre capitaliste, l'écologie se présente comme une réponse globale et positive, un changement de rapport au monde appuyé par des gestes au quotidien [...]. Mais en considérant la société comme un agrégat d'individus, et le

changement social comme une somme de gestes individuels, cette vision de l'écologie ne succombe-t-elle pas à la logique libérale dominante, signant le triomphe de l'individualisme? » questionne la quatrième de couverture. Dans ce petit opuscule imprimé et réalisé par les propres soins de l'éditeur*, l'auteure – dont on sent la pratique de diverses expériences « alternatives » (toujours entre guillemets dans son texte) et la profonde désillusion qui en découle – répond assurément par l'affirmative.

Tout en partageant avec ces courants une critique de la société de consommation, Aude Vidal mène une attaque en règle contre l'écologie sans conflits (celle des petits gestes, qui relèvent des injonctions individuelles plutôt que de l'action politique), et contre les diverses formes d'« écologie », entendue comme « les intérêts très bien compris, ceux d'individus en quête d'accomplissement personnel ou d'une classe sociale souhaitant retirer le meilleur de sa position intermédiaire ». Elle vise en particulier les travers de « l'idéologie alter-écolo », éventail allant de la décroissance à la revendication d'un revenu garanti, en passant par les « Colibris » ou le développement personnel et, peut-être moins immédiatement intuitif pour des militant-e-s plus radicales, le *do-it-yourself*, les *critical mass*, les habitats groupés ou les jardins collectifs. L'auteure a probablement tendance à amalgamer un peu sommairement ces pratiques plurielles, qui ont trop souvent tendance à considérer les moyens comme une fin en soi, se satisfaisant de ce fait

d'un aménagement du système capitaliste et patriarcal, plutôt que de chercher à renverser celui-ci. Mais qui saurait blâmer cette provocation rhétorique, dans cette époque de récupération, de *green* et de *pink washing* exacerbés? Elle-même finit d'ailleurs par nuancer son propos dans la conclusion, en citant comme pistes d'inspiration les pratiques de l'anarchisme « éducationniste-réalisateur », terme qu'elle reprend de la nomenclature que Gaetano Manfredonia fait des divers courants de l'anarchisme.

En parallèle, l'auteure se livre à une analyse sociopsychologique de l'injonction libérale au bonheur et des avatars de la pensée positive, qui rendent l'individu-e abreuvé-e de *fitness*, *wellness* et autres *cocooning* à la fois égoïste et responsable de son sort, plutôt que de l'inciter à chercher les responsables de son malheur. Dans un monde où même militer est supposé être désormais une activité joyeuse, épanouissante et bonne pour la conscience, terreau fertile pour créer des imbéciles heureux (ou des dépressifs résignés?), elle rappelle qu'il faut accepter d'affronter la négativité du monde et que la révolution n'est pas forcément (que) une partie de plaisir.

Même si Aude Vidal aurait pu développer davantage la tendance grandissante à transformer, comble de la mauvaise foi, les arguments écologistes en armes dans la guerre contre les pauvres, elle a le mérite d'insister sur l'impérieuse nécessité de sortir la critique écologiste du citoyennisme et de l'inscrire dans une

perspective fondamentalement anticapitaliste, qui ne fasse pas l'impasse sur les rapports de classes et de domination. Ou, dit autrement, de rappeler que l'émancipation n'a pas de sens si elle n'est pas collective.

Roger Bidon

* Le Monde à l'envers est une « association de quelques complices qui s'improvisent éditeurs pour diffuser des livres de critique sociale au-delà du cercle militant ». Outre la publication de la revue *De tout bois* dans le cadre de la lutte contre le *Center Parcs* de Roybon, leur catalogue s'est enrichi depuis 2010 d'une vingtaine d'ouvrages portant sur des thèmes comme la technologie, l'antimilitarisme ou l'antifascisme, ainsi que d'une belle collection de romans graphiques.

Jean-Baptiste Vidalou, *Être forêts: habiter des territoires en lutte*, Zones, Éditions la Découverte, 2017, 196 p.

Paru en fin d'année 2017, *Être forêts: habiter des territoires en lutte*, est un livre à la fois dense et précieux. Dense, en effet, par son armature conceptuelle empruntant entre autres à Foucault, Heidegger, Simondon et d'une façon générale au répertoire qui affleure dans les productions du Comité Invisible; précieux, par ailleurs, en raison de l'appui qu'il confère à celles et ceux qui considèrent que l'une des plus puissantes aliénations contemporaines relève de la dépossession du sens même d'habiter quelque part.

À notre époque malade de la gestion, nous *résidons* sur un point d'un double réseau énergétique et informatique qui nous enserme, nous y détenons une position contrôlable, mais nous *habitons* de moins en moins de lieux entrant en résonance avec nos puissances propres. Cette évolution mortifère vers un gouvernement réticulaire et purement algorithmique, l'auteur, Jean-Baptiste Vidalou, s'efforce d'en restituer l'origine et la logique tout en indiquant les formes de résistance qui lui sont actuellement opposées et s'orientent, à ses yeux, dans la bonne direction. Vaste entreprise, pour laquelle la forêt fait office à la fois de porte d'entrée théorique et d'idéal pratique. Pourquoi ce prisme de la forêt et de son devenir ? Parce que, selon Vidalou, la forêt n'est pas (ou pas seulement) de la nature vierge ou une donnée naturelle. Il s'agit avant tout d'un agencement de ce que l'on y fait, autrement dit la forêt se présente comme une forme de vie où s'entrelacent des myriades de relations. L'humain apprend à s'y rapporter à de l'altérité, ou bien à se laisser affecter par elle, sous la forme d'une incarnation réciproque, à même la chair du monde. Il y a dans cette expérience d'une pleine présence attentive aux chatolements du réel de quoi puiser largement afin de s'opposer aux menées des ingénieurs et des économistes, lesquels ne connaissent qu'un seul « monde », celui d'une étendue de matière conçue comme un simple support d'extraction d'énergie.

Le pseudonyme adopté par l'auteur, par ailleurs philosophe et bâtisseur en pierres sèches dans la région occitane, est

éloquent sur ce point. Jean-Baptiste Vidalou, en effet, est le nom d'un fameux combattant ariégeois de la guerre des Demoiselles (aux alentours de 1830), conflit ayant mis aux prises paysans et forces étatiques. Riches de leur tradition et de leur folklore, les paysans se déguisaient en demoiselles pour prendre au dépourvu, à coups de gourdin, de faux et de fusil, les gardes forestiers et inspecteurs venus réquisitionner des terres sur lesquelles les bergers faisaient paître illégalement leurs troupeaux. Face au projet d'un espace quadrillé, normé, rendu transparent afin de faciliter la prise du pouvoir central, les paysans ariégeois s'affublaient de masques de femmes-fées-animaux, symboles de l'hybridation et du caractère inassignable des créatures de la forêt. Ils menaient ainsi une résistance sociale tissée des traditions carnavalesques du pays (au sens fort du coin de terre où l'on mène sa vie).

En ce sens, montre l'auteur, ce qui se vit et s'expérimente aujourd'hui à Notre-Dame-des-Landes, au bois Lejuc à Bure, dans la forêt de Chambaran à Roybon, dans les Cévennes face au géant allemand du secteur énergétique E.ON et partout ailleurs où ce que l'on pourrait appeler la « forme-forêt » est défendue, tout cela s'inscrit dans une histoire pluriséculaire. Les attachements au lieu se redoublent d'attachements dans le temps, entre les vivants et les morts qui ont inscrit leurs combats dans une commune volonté d'habiter le monde au lieu de le livrer à son calibrage logistique. Autant dire qu'il s'agit d'une assez longue histoire,

consubstantielle à la création des États modernes. Ingénieurs, architectes et fonctionnaires royaux sont dès le XVII^e siècle à pied d'œuvre pour domestiquer les espaces « ensauvagés » et leurs habitants, afin de percer les voies de communication permettant d'écouler flux de marchandises et de populations sur un territoire aussi lisible et maîtrisable rationnellement qu'une carte. L'art militaire de la « castramétation », autrement dit l'art de définir des camps et des places fortes par des tracés géométriques, annonce ainsi le développement de la logistique moderne. Au XVIII^e siècle, l'école des physiocrates renforce cette prise générale sur le vivant et le monde sensible, en menant la guerre aux communaux au nom d'une volonté d'arasement de l'hétérogénéité, des usages excédant les normes, permettant de réduire milieu et population (une notion elle-même statistique) à une comptabilité chiffrée.

Sous cet aspect, Vidalou souligne avec force que « notre époque est encore physiocratique, c'est une époque où le gouvernement se décline désormais comme pure administration économique des êtres et des choses, c'est-à-dire comme pur calcul ». Dans l'intervalle, les saint-simoniens et leur religion du Progrès auront approfondi l'idée d'une association universelle obtenue par la mise en réseau généralisée de la population, pendant que les experts scientifiques (tels le GIEC), les aménageurs du territoire (tels la Délégation Générale à l'Équipement National) et les défenseurs officiels de l'environnement auront avalisé la réduction de la Terre à un

« système », tour à tour « réserve de biodiversité », « parc naturel », « concentration de biomasse et de bois-énergie », « puits de carbone » ou encore « communs à aménager selon une bonne gouvernance ». À chaque fois se révèle un même mode de « gouvernementalité » (pour emprunter ici à Foucault) : un pouvoir intégral sur les conduites obtenues par l'imposition d'une vision littéralement *extraterrestre*. Le territoire aménagé (pour l'intensification des flux matériels, pour l'extraction de l'énergie alimentant le réseau mondial, pour le délassement de touristes en mal de nature), c'est un espace aplani, dénué de frictions, de révolte, de vie. Un espace que l'on pourrait superviser intégralement en temps réel. Autrement dit, la surface lisse sur laquelle s'exercerait ce gouvernement unique du monde, que le cybernéticien Norbert Wiener appelait de ses vœux dans les années 1950.

La vision en surplomb propre aux gestionnaires et aux économistes a pour elle la puissance brute, bien imagée sur les lieux qu'elle ravage puis standardise par le doublet excavateur-CRS. Elle a, indéniablement, de quoi impressionner les incultes pour qui seul a de l'importance ce qui revient au même : calcul, mesure, équivalence (de mètres cubes, de tonnes, de surfaces, de flux de matière, tous convertibles en argent). Mise intégrale en calcul du monde qui ne prétend l'organiser qu'après l'avoir au préalable dévasté. La force du livre de Vidalou consiste à en révéler l'inanité et l'abstraction en mettant la philosophie au service d'une interrogation

fondamentalement éthique: que signifie abattre des forêts *pour les êtres qui y vivent*; que signifie pour ces derniers être attachés à la Terre? Une réponse, pleine de souffle: « les êtres ne se définissent pas par leur stock d'énergie. La forêt ne se nourrit pas de chiffres. Les bêtes qui y vivent ou les humains qui habitent à ses abords ne s'affectent pas, ne se définissent pas en termes de « services » ou de « niche » écologique. Il s'agit pour la forêt d'imprégner son milieu autant que d'être imprégnée par lui. *Être pour elle, c'est être lié autant qu'être touché.* » Ainsi, au fil de brefs chapitres superbement écrits, *Être forêts* entend redonner une puissance critique à la perspective que les êtres humains se font sur le monde, à partir du lieu où ils vivent. Cet autre plan de perception que l'œil désincarné de l'économie se travaille à même les terrains d'opposition à l'abstraction gestionnaire, là où se tissent les rapports parfois les plus inattendus entre les gens, sur fond d'un entrelacement entre humains, non humains et objets (ici, les usages d'une technique à petite échelle prennent toute leur place). En d'autres termes, là où se déploie une intelligence sensible et ingouvernable. *Être forêts* n'en appelle certes pas à un retour à la terre mais plutôt à un retour *sur* Terre, et plus encore à un retour du *terrien* (que ce dernier soit, d'ailleurs, un rural ou un urbain) dans le champ des luttes contre le monde de l'économie et de ses ingénieurs. Exhortation aussi enthousiasmante qu'indispensable.

José Ardillo, La liberté dans un monde fragile. Écologie et pensée libertaire, L'Échappée, 2018, 252 p.

Après le remarquable *Les illusions renouvelables* (2015), livre dense et documenté analysant entre autres les rapports que les libertaires ont entretenus avec la question de l'énergie (voir sa recension dans le n° 35 de *Refractions*), *La liberté dans un monde fragile* est le second ouvrage de José Ardillo publié en français aux éditions L'Échappée. Il s'agit de la traduction d'un recueil de textes rédigés pour l'essentiel entre 2009 et 2014, et publiés en castillan en 2014. Avec ce volume, José Ardillo, ancien éditeur de la revue de critique « anti-industrielle » *Les amis de Ludd*, souhaite inviter le milieu libertaire à un débat de fond sur la question écologique, plus précisément sur le type d'écologie que devrait embrasser un mouvement engagé dans la critique en acte de la domination, de l'exploitation et de l'aliénation. Notre revue a largement ouvert ses colonnes aux positions de l'auteur, notamment lors d'un échange de vues sur le malthusianisme.

Le présent ouvrage ne se lance pas dans des analyses aussi pointues sur un point précis. Sa focale est bien plus large, puisqu'il consiste en une succession de présentations d'auteurs considérés comme autant de jalons sur la voie d'un anarchisme pour le temps présent, renouvelé par une conscience accrue de la fragilité de notre existence terrestre. Si la recherche de la plus grande autonomie possible dans un monde technicisé et urbanisé à l'extrême passe nécessairement par l'acceptation de l'auto-limitation, alors, montre

R. G.

Ardillo, cette recherche exige du mouvement anarchiste qu'il se confronte à sa dépendance séculaire à l'égard du progrès technologique. Au risque, dans le cas contraire, de continuer à alimenter l'imaginaire techno-scientifique de la maîtrise illimitée qui gît au cœur du capitalisme contemporain.

Les textes de ce recueil tiennent le fil tenu d'une critique émancipatrice de la société contemporaine passant sous les Lumières pour rouvrir certains chemins historiques entrevus dans les sociétés pré-capitalistes et pré-industrielles mais recouverts par le rouleau compresseur du Progrès. La figure de Landauer est ici centrale, lui qui fut « l'unique théoricien de l'anarchisme qui, à cette époque, refusa clairement le progressisme sans tomber pour autant dans le primitivisme ou la nostalgie du passé », comme le remarque Ardillo dans l'introduction du livre. Un angle d'attaque similaire, que l'on pourrait nommer romantique-émancipateur, structure les diverses présentations du recueil. Elles s'attachent à des auteurs tenus — à tort — à la marge de la pensée libertaire en raison de leur foi chrétienne (Jacques Ellul, Ivan Illich), redécouvrent dans leurs tendances spécifiquement libertaires des écrivains ou auteurs tenus pour des références de la critique anti-industrielle (Thoreau, Huxley, Mumford), donnent une large place aux débats qui opposèrent (et continuent d'opposer) outre-Atlantique les tenants de l'écologie profonde à l'écologie sociale représentée par Murray Bookchin, et revisitent des classiques de l'anarchisme sous

des éclairages inédits, qu'il s'agisse de Landauer, de Reclus ou de Kropotkine. L'article intitulé avec une certaine emphase « Pierre Kropotkine, la nature et l'âme russe » exemplifie le parti-pris interprétatif de l'auteur. Plutôt que de s'intéresser au Kropotkine scientifique, voire scientifique parfois, Ardillo s'intéresse (pour la première fois dans une publication en français, à ma connaissance) à ses conférences sur les *Idéaux et la réalité dans la littérature russe*, travaillant élégamment sur le thème de l'attachement émancipateur au pays d'origine en tant que foyer d'ouverture vers l'universel, sur la nostalgie de l'enfance (via la figure du rêveur oisif Oblomov) ou sur la critique tolstoïenne du désir de domination, enraciné dans le mépris pour la prodigalité de la nature. Il s'agit à coup sûr d'un des textes les plus originaux de l'ouvrage. Le pari de ce volume est globalement réussi : présenter de courts chapitres clairs et alertes, permettant de convaincre le lectorat sceptique ou néophyte qu'il existe, au sein du courant libertaire ou dans ses marges (Lewis Mumford, à qui sont consacrés de nombreux développements, ne s'est par exemple jamais déclaré « anarchiste », bien que sa pensée soit probablement plus actuelle et radicale que jamais), une tradition critique montrant « comment la notion de *limite* permet de définir un espace au sein duquel peuvent se déployer raisonnablement les tentatives de transgression des conditions matérielles d'existence, dans le cadre d'un habitat humain qui est aussi l'habitat d'autres espèces », comme le rappelle l'auteur dans un texte inédit

consacré à André Prudhommeaux. Il était important de le faire, ne serait-ce que pour ne pas laisser les courants d'extrême droite se saisir de ces thèmes de la limite et de l'écologie pour les orienter dans un sens autoritaire.

Pour les lecteurs avertis ou familiers des auteurs étudiés, qui ne constituent pas le public visé en priorité, l'ouvrage se distinguera surtout çà et là par des intuitions originales, des biais interprétatifs inattendus et des références bibliographiques invitant à approfondir les recherches. Sur ce point, le texte final consacré à Aldous Huxley, « écologie et utopie », fourmille d'indications passionnantes et brosse un tableau très complet et alléchant d'une pensée à redécouvrir largement.

Restent les difficultés de fond de la pensée de José Ardillo, dont les contours se dessinent au fil de ces portraits libertaires. L'auteur le soutient dans une note sur l'édition française: « tous ces textes sont nés de la volonté de provoquer un débat auquel il ne faut pas renoncer au sein du mouvement écologiste et des milieux libertaires ». Pointons quelques sujets majeurs de débat. Tout d'abord la place de la science dans l'anarchisme. Ce point, traité abondamment par *Refractions* en 2004 (n° 13, « Visages de la science »), est repris spécifiquement par l'auteur dans le texte « Anarchisme et science ». Si Ardillo admet dans l'absolu que l'on puisse distinguer entre un « esprit scientifique » promouvant la conduite sceptique et expérimentale de la raison, et une « institution scientifique » soutenant à coups d'investissements massifs l'artificialisation

intégrale de la vie, il ne semble pas en faire grand cas dans la pratique. Dans la société moderne, on aurait bien de la peine à isoler, selon lui, une science « ouverte » sur la société, promouvant une culture de la rationalité et de l'objectivité, d'une science toujours déjà prise dans la reproduction matérielle du système de domination et de liquidation des savoir-faire hérités. Une question similaire se retrouve dans le traitement des thèses de Murray Bookchin, auquel il adresse des critiques feutrées, mais dont on se doute qu'elles tiennent à la permanence, chez le théoricien de l'écologie sociale, d'une forme de progressisme hégélien l'ayant conduit à accompagner de ses vœux – tout du moins dans ses textes des années 1960, comme *Post-scarcity Anarchism* (traduit en français sous le titre *Au-delà de la rareté. L'anarchisme dans une société d'abondance*) l'approfondissement des contradictions du capitalisme. Contrairement à nombre de compagnons qui redécouvrent ou promeuvent actuellement la pensée de Bookchin, José Ardillo ne mise pas sur l'auteur de *The Ecology of Freedom* pour refonder une écologie libertaire, même s'il reconnaît par ailleurs la vigueur et l'intérêt de certaines des thèses développées dans le maître-ouvrage de Bookchin. À ses yeux, dès les années 1960, d'autres auteurs tels que Mumford, Illich, Roszak ou Ellul avaient déjà produit des contributions intellectuelles déterminantes pour le mouvement anarchiste. Ce genre de critiques adressées à un penseur écologiste qui se revendiquait comme un héritier des Encyclopédistes mettent en évidence une dernière grande source de

débat: le rapport des libertaires à la pensée des Lumières. Afin de servir la cause de l'émancipation et d'orienter une pensée libertaire, Ardillo ne juge pas nécessaire de partir des Lumières comme d'une référence fondatrice. Cela ne signifie pas que tout l'héritage des Lumières soit à rejeter, mais seulement qu'il est possible, pour renouer un fil critique, de partir de la Renaissance ou du Moyen Âge. En ce sens, on pourrait se dispenser d'une critique dialectique des Lumières pour établir directement la fragile continuité entre les temps pré-industriels et la conscience romantique telle qu'elle apparaît par exemple chez Blake, Shelley, Hölderlin ou Novalis. Les partisans d'une dialectique des Lumières, qui en appellent à ne pas jeter le bébé de la raison réflexive avec l'eau du bain techno-scientifique, encouragent-ils à leur corps défendant la propagation des causes d'un mal dont ils déplorent amèrement les conséquences? Question déterminante et provocante qui illustrera, selon les sensibilités, l'intérêt ou la limite de l'ouvrage de José Ardillo. Ses thèses, affirmées avec conviction, appellent en tout état de cause à une discussion approfondie au sein du mouvement libertaire et, il faut l'espérer, en dehors. Cette discussion a commencé dans notre n° 32 *Entre éco et techno, quelle logique pour l'avenir?* y compris via une critique de la position d'Ellul; il faudra peut-être attendre un ouvrage plus récent pour trouver une réponse d'Ardillo à notre contribution.

R. G

Union syndicale Solidaires - Les Utopiques, cahiers de réflexion numéro 8 été 2018, Éditions Syllepse 192 p. 8 euros

La revue de nos camarades de SUD continue à creuser son sillon avec cette fois pour thème « L'antiracisme et la question sociale ». Agrémenté de nombreuses illustrations, il est décliné en seize articles avec un souci didactique bienvenu sur un sujet à la fois essentiel et sensible.

D'emblée ce numéro revient sur la plainte — qui n'a d'ailleurs pas eu de suite — déposée par le ministre de l'Éducation nationale à l'encontre du syndicat SUD-Éducation 93 qui avait dénoncé un « racisme d'État ». Après avoir stigmatisé le fait, à la fois inédit et très grave, que lorsque M. Blanquer l'a annoncé devant l'Assemblée nationale, la quasi-totalité des députés s'est levée pour applaudir, Théo Roumier rappelle le communiqué pris alors par SUD-Éducation 93 relatif au choix d'avoir proposé dans le stage incriminé deux temps en atelier aux personnes racisées: « Il s'agit d'un outil choisi et ponctuel, et non d'un projet de société. Dans l'équilibre global du stage, ils représentent deux des huit ateliers qui eux-mêmes représentent moins de la moitié du stage. » S'attaquer aux contenus de formations, c'est s'attaquer aux libertés syndicales.

Vincent Guy revient, lui, sur un épisode un peu oublié des syndicats-maison qui ont sévi dans les usines automobiles Citroën et Talbot, à savoir la Confédération Française du Travail, 1959-1977, devenue Confédération des Syndicats Libres, 1977-1999, proche des

directions d'entreprise et caractérisée par un anticommunisme viscéral. Pour les immigrés qui arrivent, souvent recrutés collectivement dans leur pays d'origine, la carte du syndicat « indépendant », désignée comme « la carte de la tranquillité » est distribuée lors de l'embauche avec les autres papiers et l'argent de la cotisation est déduit de la première somme versée par l'entreprise. Ben voyons! Vous avez dit « collaboration de classe » ?

Avec « l'esclavage républicain », SUD, le collectif Outremer CGT et le CRAN dénoncent l'image d'Épinal de la « belle histoire officielle et commémorative de l'abolition de l'esclavage ». En effet, à l'esclavage « privé » des colons et propriétaires va succéder un siècle d'esclavage républicain, organisé par l'État colonial entre le décret de 1848 qui abolit l'esclavage... et prévoit qu'une indemnité sera versée aux colons! et la loi Houphouët-Boigny de 1946 qui abolit officiellement le travail forcé, considéré depuis comme un crime contre l'humanité. Ainsi, à propos du chemin de fer Congo-Océan lancé en 1927 pour relier la capitale du Congo français à Pointe Noire sur la côte atlantique, le ministre des Colonies Maginot - oui, celui de la ligne du même nom - reconnaîtra l'année suivante que la mortalité sur la ligne atteignait 87 % des effectifs! En 2013 le CRAN a lancé une action judiciaire contre SPIE-Batignolles, qui sous son ancien nom de Société de construction des Batignolles en a été le maître d'œuvre, pour obtenir réparation.

« Farce doit rester à la justice » pour Farid El Yamni, le frère de Wissam, mort à 20 ans dans un commissariat de Clermont-Ferrand; « Circulez, Y'a rien à voir! » proclame le Collectif Justice Vérité pour Ali Ziri, mort à 69 ans, deux jours après son interpellation par la police nationale. Pour Farid, « à l'injustice de la mort et l'injustice de ne pas faire la vérité, à l'injustice de ne pas rendre la justice, il y a l'injustice de se faire injustement déshonorer par l'institution judiciaire. » On cherche à construire une partie de la population comme un ennemi de l'intérieur. Le racisme institutionnel, c'est précisément cette gestion de sous-dotation par l'État des zones ségréguées qui concentrent des populations noires, arabes et des femmes de familles monoparentales.

Annick Coupé et Pierre Khalifa s'interrogent sur la notion de laïcité. Pour eux, un Etat laïque n'a rien à dire sur ce que doit être le dogme religieux. Et ils pointent du doigt le fait que l'égalité de traitement entre les religions n'est pas aujourd'hui assurée puisque la religion musulmane, qui n'était pas présente dans la France de 1905, n'a pas pu bénéficier de la mise à disposition gratuite des lieux de culte et de leur entretien par la puissance publique. Et font leur la conclusion du rapport d'activité de SUD-Industrie pour le congrès de 2017: « Que vive un syndicalisme qui nous ressemble: alternatif, de transformation sociale, révolutionnaire, autogestionnaire, bref, qui nous rassemble sous la même bannière pour construire un

monde radicalement différent, qui passe avant tout par une remise à plat de l'organisation du travail et de ce qui doit en découler ensuite, par nous-mêmes! »

Après avoir rappelé que le racisme est incompatible avec le progrès social, Christian Mahieux pose la question en écho à SUD-Education 93: « Au nom du combat commun qui nous rassemble, est-il juste de refuser à certaines et à certains de s'auto-organiser sur la base de groupes spécifiques dès lors qu'il s'agit ainsi de contribuer à la lutte d'ensemble tout en prenant en compte des oppressions, et donc des nécessités d'émancipations, particulières? »

Pierre Zarka se joint à lui pour conclure ce numéro et tirer la leçon suivante: « L'histoire nous enseigne que les mouvements sociaux produisent eux-mêmes les outils nouveaux de la transformation sociale. Être attentifs aux nouvelles formes d'organisation collectives et être disponibles à l'inattendu, c'est être fidèle au combat de l'émancipation sociale. »

Jean-Jacques Gandini

Octobre 2018